

DK Mastering

Dubplate masters

次 180



Pour Hervé de Kéroullas, le dubplate est plus qu'un simple support enregistré. C'est à la fois un objet sonore, une pièce de collection au caractère artisanal bien trempé et un outil mémoriel, symbolisant la raison d'être première de son studio dK Mastering, créé en 2004. Rencontre. ● Par Laurent Catala

Pour Hervé de Kéroullas, tout commence au début des années 2000 quand il se met à travailler avec son frère, le producteur Yann Dub, membre du premier crew d'Astropolis, à la création d'un studio de gravure de vinyles. « Mon frère avait déjà monté son label, Reverse Records, où il sortait sa musique et celle d'autres artistes, comme Hecate, Mouse ou La Peste. J'ai fait des études d'ingénieur en productique et j'ai commencé aussi à me passionner pour les machines. On s'est donc renseignés sur le matériel qu'il nous fallait pour en fabriquer, en sachant qu'e

2000, le vinyle était une petite niche de labels indépendants. C'était surtout pour les DJ, qui avaient d'ailleurs contribué à sa survie à travers les cultures techno, dub ou ragga. On a donc monté un premier studio de gravure, Reverse Prime Cut, après être partis chercher en Suisse notre première machine, la Neumann VMS66 qui est derrière toi (et qui trône dans le studio avec ses comparses, les toutes aussi éminentes et massives Neumann VMS80 et Presto 8D, pesant chacune leurs 300 kg au compteur, ndr). »

Ainsi équipés, les frangins ont commencé à bosser avec la scène underground techno de l'époque, « des labels et magasins de disques comme Hokus Pokus, Toolbox, Epileptik Productions, mais aussi des artistes en direct, comme Manu le Malin, Willyman ou le MAS I MAS crew ». C'est d'ailleurs en partenariat avec Federico Trujillo, alias Krak In Dub de MAS I MAS, qu'Hervé créé dK Mastering en 2004, quand son frère part s'installer à

Barcelone. « On faisait, comme aujourd'hui, de la gravure de masters pour la production de vinyles en usine, mais surtout beaucoup, beaucoup de dubplates. »

Le choc dubplate

« La découverte du dubplate a été un choc, poursuit Hervé. Au départ, je ne savais pas ce que c'était. J'ai découvert ce support en rencontrant les artistes, en voyant la demande pour ces disques à exemplaire unique, à jouer en club pour tester la musique et son expérience live, le soir même parfois. Ça a été aussi tout de suite une bonne manière de faire connaître le studio que d'en faire une spécialité maison. À l'époque, il y avait quatre ou cinq autres studios de mastering vinyle à Paris, mais ils n'avaient pas beaucoup de temps pour faire du dubplate. Ça a donc pris tout de suite, car les artistes qui en utilisaient, dans la techno notamment, étaient notre cœur de cible. Beaucoup sont donc passés au studio, même Laurent Garnier. »

Avec sa spécificité d'une gravure très profonde et dynamique du sillon, nécessitant toute la science et la technique du DJ pour tirer le maximum de ses possibilités sonores – les anciens se souviendront de la pièce de dix francs posée sur le bras pour mieux appuyer et permettre la lecture sans que cela saute – la fabrication du dubplate réclame un vrai savoir-faire. « La techno est une musique qui est également dure avec les équipements de gravure, rigole Hervé. Elle peut casser les têtes des machines. Les aigus sont agressifs, et peuvent faire vibrer les bobines et chauffer le système. C'est une musique qu'il faut graver fort, car le DJ va la jouer fort. Le dubplate est vraiment un support particulier. Il est plus rough que le master, et il a un son très différent de celui d'un disque vinyle également. C'est plus large, plus rond, mais il s'utilise évidemment plus vite. »

Un support tellement singulier dans sa conception et son rendu qu'il attire aussi d'autres clients que les DJ, et notamment les artistes sonores et les plasticiens sensibles à ses qualités de disque-objet. Comme l'explique Hervé de Kéroullas, c'est sa « sensibilité personnelle » qui l'a conduit à aller travailler le dubplate avec des gens qui venaient de l'art contemporain, pour de l'édition et de la performance. L'un des artistes avec lequel il collabore le plus est ainsi le plasticien sonore Jérôme Poret, avec qui il a notamment conçu l'intrigant projet *Tango Musette*, le transfert sur dubplate d'un disque de ce genre musical trouvé dans la rue et dont la musique a été regravée... à l'envers !

Le dubplate est un support si singulier dans sa conception et son rendu qu'il attire d'autres clients que les DJ, notamment les artistes sonores et les plasticiens.



jamaïcain). « Avec le tout digital aujourd'hui, qui se duplique très vite, le dubplate n'a plus l'avance qu'il avait quand tout était analogique, qu'il fallait du temps pour presser un disque, et qu'un dubplate te permettait parfois d'être le seul dans tout Paris à avoir tel ou tel morceau pendant un mois. La magie du dubplate a un peu disparu. »

La pénurie de matières premières et de disques vierges – puisqu'il

n'existe plus qu'un seul producteur mondial de laque en acétate, qui réserve l'essentiel de ses stocks aux indispensables laques de master – a également fait doubler le coût de production et explique l'utilisation croissante de plastique pour fabriquer un dubplate désormais. Un matériau « moins bon en termes de son », mais plus commode pour certains styles, comme le hip-hop, car pouvant être scratché. « Les technologies modernes rendent le dubplate désuet et c'est dommage, regrette Hervé. Aujourd'hui, il est très facile de produire un support numérique, en WAV par exemple, alors que le dubplate nécessite plusieurs étapes. Et exige de prendre soin de l'objet pour qu'il soit prêt à être joué. » Des petits rituels qui donnaient aussi du sens à la production musicale et qui sont aujourd'hui gommés. 次

Déclin et mutation du dubplate

Après une grosse période de production jusqu'en 2013, Hervé reconnaît ne plus faire aujourd'hui qu'une centaine de dubplates par an, pour quelques labels et artistes, mais le plus souvent à

destination de collectionneurs, désireux de refaire certaines de leurs pièces (en particulier des dubplates originaux de dub

